

Jihane Tbini (Université de la Manouba, Tunis)

La Tournée des bars de la Méditerranée de Ali Douagi :

1

De la Méditerranée comme *mi-lieu* parodique

Ah ! que c'est beau, les voyages, « même quand on en revient »
Jules Verne, *Une Ville Flottante* (1871)

Ali Douagi (1909-1949), issu de la bourgeoisie tunisoise, a marqué la vie culturelle de l'Entre-deux-guerres en Tunisie. Désœuvré, grand consommateur de haschich, bohème invétéré, il fréquente assidûment le bien-nommé café « Taht Essour » (littéralement « Sous les remparts¹ »), Flore tunisien réunissant poètes et artistes de tout crin. Douagi, qu'on traitait volontiers de mauvaise engeance, était par ailleurs journaliste, nouvelliste, parolier et auteur de pièces radiophoniques.

Ce « poète de l'infortune » (*fannèn el ghalba* comme il se plaisait à se nommer²), touriste à une époque où il y en avait encore peu, entreprend le récit d'une croisière qu'il avait faite en l'été 1933 (il avait alors 24 ans) et dont il publie les feuillets, en arabe, dans un périodique de l'époque, *Le Monde Arabe*³.

*La Tournée des bars de la Méditerranée*⁴ regroupe à titre posthume en 1962 les billets précédemment publiés dans les périodiques. Y sont consignés souvenirs de voyage

¹ Il est question des remparts de la Médina de Tunis. D'aucuns y verraient l'ironique équivalent de « Au pied du mur », le café étant le point de rencontre de marginaux, désargentés et sans avenir. Taoufik Bacchar évoque en ces termes la faune hétéroclite qui peuple ce café : « Marginalisés, comme l'était la littérature à l'époque, sans engagement politique précis alors que les luttes nationales prenaient de l'ampleur, ces journalistes, hommes de théâtre, peintres, écrivains et poètes constituent selon la définition de l'un d'eux, « un club de fous » où l'anticonformisme libertaire se doublait d'une fantaisie débridée et d'une pointe de dandysme ». Voir Taoufik Bacchar et Salah Garmadi, *Écrivains de Tunisie*, Paris, Éditions Sindbad, 1981, p. 22.

² L'expression en dialecte tunisien comporte des connotations fatalistes qui prêtent à rire.

³ Entre septembre 1935 et février 1936. Un autre périodique, Al Mabatheth, republie ces textes en 1944.

⁴ *La Tournée des bars de la Méditerranée*, traduit de l'arabe par Manoubia Ben Ghedahem, Tunis, Éditions Ichraq, 2016. Les références pour les citations renvoient à cette édition. Il existe une traduction plus

et moult anecdotes plaisantes. Taoufik Bacchar, universitaire et critique tunisien, considère que

cette œuvre fut, en son temps, une vraie révélation tant par la désinvolture de son esprit qui s'ébaudit gaiment à toutes les frivolités de la vie, que par l'audace de sa langue qui s'aventurait hors de sa terre natale pour embrasser, avec un rare bonheur d'expression, l'espace, encore neuf pour la littérature tunisienne, de la modernité occidentale⁵.

2

Certes, Douagi cède à une mode, celle des récits de voyage, et ne manque pas de s'inscrire dans la lignée des « Voyages en Occident » initiée par toute une série de penseurs arabes éclairés⁶. Mais ces carnets lui permettent surtout de revenir sur des paysages autres que ceux du cadre tunisien dont il a l'habitude dans ses écrits⁷.

Plus soucieux de plaire que d'instruire, Douagi annonce la couleur d'entrée de jeu, dès l'incipit : « J'avoue que je ne vous servirai pas, ici, les poncifs des récits de voyage, à savoir les curiosités des musées, les monuments » (20)⁸. Il persiste et signe en ajoutant : « Je ne décrirai pas non plus les avenues, les places, les parcs et les immeubles. Ils sont partout les mêmes, et il se peut d'ailleurs que ma plume en soit incapable » (20). Sa chronique réinterprète les codes génériques du récit de voyage et ne se cantonne pas dans la relation autobiographique d'une expérience individuelle.

L'itinéraire décrit un tracé en forme de « point d'interrogation qui commence en France, passe par l'Italie, la Grèce, la Turquie et la Syrie et dont le point est [...] la ville d'Alexandrie » (21). La Syrie et L'Égypte ne trouvent cependant pas place dans ses carnets.

ancienne de ce texte, signée Tahar Cheriaa, *Périple à travers les bars de la Méditerranée*, Tunis, Maison tunisienne de l'édition, 1979.

⁵ Taoufik Bacchar et Salah Garmadi, *Écrivains de Tunisie*, op. cit., p. 23.

⁶ Au cours du XIX^e siècle, des réformateurs orientaux à l'instar de Muhammad 'Abduh (1849-1905), de Jamāl Al-Dīn Al Afghani (1838-1897) et de Rifa'a al-Tahtawi (1801-1873) ont effectué des séjours en France, et cette expérience a aidé à repenser la modernité en terre d'islam.

⁷ Douagi a à son actif un recueil de nouvelles réalistes, teintées d'humour, ancrées, pour la plupart dans le contexte tunisien : *Longues, longues étaient mes nuits* (trad. Catherine Tissier), Tunis, éd. Centre National de Traduction, 2008. Pour Taoufik Bacchar, ces nouvelles constituent à leur manière « un voyage, mais à travers les mystères de la vie quotidienne dans le vieux Tunis, cette vie quotidienne tant abhorrée par le poète Chabbi et qui effaroucha un peu plus tard l'écrivain Mahmoud Messadi. C'est là que Douagi place sa quête, en ce lieu précis où est réputée se consommer la vie "sans histoire" des gens dits simples. Ses nouvelles sont faites au départ de presque rien : un fait anodin, une situation familière, un être apparemment sans importance. Mais tout l'art de l'auteur consiste justement à faire éclater dans le banal l'insolite, l'extraordinaire », Taoufik Bacchar et Salah Garmadi, *Écrivains de Tunisie*, op. cit., p. 24.

⁸ D'ailleurs, la seule photo prise « aux côtés d'une statue en marbre » rate sa cible : « Je vis qu'elle [la photographe] n'avait pris que ma jambe et rien d'autre » (61).

Les eaux intercontinentales du *mare medi terra* occupent l'espace intermédiaire (à la fois frontière et transition) entre rive septentrionale et rive méridionale, et cette réflexion se propose d'explorer la manière dont les rapports entre Orient et Occident, aires à la fois géographiques et civilisationnelles, investissent l'écriture d'un voyageur ayant pour tout viatique un esprit libre et une ironie mordante.

Dans le présent travail, le périple de Douagi sera donc d'abord appréhendé en tant qu'épopée parodique au cours de laquelle le jeune touriste, du reste confortablement loti, s'amuse à convoquer les motifs épiques, faisant d'une croisière somme toute ordinaire, une grande aventure. Les différents points de tangence seront par la suite passés en revue, véritables *mi-lieux*, à la lisière d'espaces contigus. Il s'agira enfin d'interroger la redistribution des références culturelles dans ces carnets de voyage, et notamment à l'occasion de l'allégorique traversée des Dardanelles.

3

I. Douagi ou *Les Limbes de la Méditerranée*

« *Il y a trois sortes d'hommes* », aurait dit Platon⁹, « *les vivants, les morts et ceux qui vont sur la mer* ». *Res nullius* pour les Anciens, (« chose sans maître »), la mer inspire toujours crainte et déférence¹⁰. En prenant la mer, Douagi s'aventure sur « la plaine liquide » qui sépare la rive nord de la rive sud, et son périple devient l'odyssée dérisoire d'un passager de troisième classe. À cet effet, le narrateur se plaît à subvertir les motifs du genre : quand il décrit « cette mer bleue nommée mer blanche¹¹ » (51), il rappelle les épithètes dont les Anciens étaient prodigues¹².

Navigation et escales alternent, et le personnage de se livrer à ce que Alain Corbin appelle « *l'attitude spectatorielle*¹³ ». Analysant l'évolution du rapport à la mer, Corbin

⁹ Ces propos sont parfois prêtés à Aristote.

¹⁰ Un dicton tunisien est à cet égard assez éloquent : « Celui qui prend la mer est porté disparu, celui qui en revient est un nouveau-né ».

¹¹ En arabe, la Méditerranée est appelée « mer blanche intermédiaire », le blanc étant la couleur que la cartographie ancienne attribuait à la Méditerranée.

¹² Les différentes traductions de *L'Odyssée* reprennent épithètes homériques et autres qualificatifs se rapportant à la mer tels que « pourpre », « vineuse », « lie-de-vin », etc.

¹³ Alain Corbin, « La mer et l'émergence du désir du rivage ou la spécificité d'une forme de fascination de la mer », in *Il uomo e il mareciviltà occidentale : da Ulisse a Cristoforo Colombo Attidel Convegno, Genova, 1-4 giugno 1992*, Società Ligure di Storia Patria - biblioteca digitale, 2016, pp. 228-239, https://www.storiapatriagenova.it/Docs/Biblioteca_Digitale/SB/396b22c37e8bbc6c44c30828fc127900/54e368fefacd4ccdbc78bec6ccd21b98.pdf

montre que la mer cesse progressivement de convoquer le dynamisme de l'aventure et le péril de la lutte, pour devenir cette étendue, étale ou déchaînée, dont se délecte le regard. Ainsi, de cap en cap, les plaisanciers observent les côtes :

Je suis allongé sur un siège confortable, regardant défiler devant moi, les rivages arides de l'île de la Sardaigne (22).

4

Ou encore :

Je ne dormis pas cette nuit-là, je suis resté étendu sur la chaise longue jusqu'à une heure tardive. Je regardai la mer et les rayons de la lune se fracassant sur ses vagues tumultueuses jusqu'à m'imaginer que c'était le vêtement de soir d'une danseuse espagnole se mouvant sous les feux d'un puissant projecteur de théâtre, et c'est le plus beau spectacle que l'œil puisse voir de la mer et de la lune (78).

« Siège confortable » et « chaise longue » accueillent un passager en posture statique, promenant son regard sur les côtes ou sur l'étendue alentour. Le lexique du spectacle est employé : les rivages de la Sardaigne « défile[nt] » en une procession ininterrompue ; la nuit, la lune se mue en « projecteur de théâtre » et le scintillement de l'écume rappelle la robe « d'une danseuse espagnole ». Force est de constater le caractère galvaudé et hautement convenu des descriptions faites par un petit découvreur qui n'a que ces anciennes lectures comme référent et, partant, comme mode d'expression.

La contemplation du narrateur est toutefois troublée par la présence importune d'un Suisse, qui figure semble-t-il ici l'étranger, le non-méditerranéen¹⁴. Intarissable et incommodant, ce trublion venu du Nord inspire des considérations peu reluisantes sur un *homo helveticus* égaré loin des somptueuses vallées alpines.

La navigation hauturière succède par moments au « cabotage » longeant la bande côtière :

¹⁴ De même, le couple anglais serait une autre incarnation de l'Autre, foncièrement étranger.

Devant nous surgit, d'entre ciel et mer, une terre, la Corse, selon un des marins. J'aurais voulu hurler à pleins poumons : « Terre ! Terre ! » comme l'avait fait autrefois Christophe Colomb, n'eût été ce Suisse dont la voix recouvrait tout (22).

L'exemple du célèbre conquistador détonne avec la situation. À l'instar de ces romans d'aventures mettant en scène corsaires et goélettes battant pavillon noir, ce passage, digne d'une page de Stevenson, suscite le rire. Cinglant vers le Nord, le jeune Douagi imite ces capitaines fouillant de leur longue-vue quelque *terra incognita* :

Nous nous approchons jusqu'à voir l'île de près et en distinguer les habitations et les champs. J'emprunte des jumelles à un de mes compagnons du voyage et me mets à en inspecter le rivage (22).

Le plaisir du voyage réside aussi en ce qu'il convoque des souvenirs livresques et autorise, l'espace d'une traversée, un plaisancier, les orteils en éventail sur un transat, à se prendre pour un guetteur agrippé à sa vigie, au plus haut des mâts.

« *Pas d'épopée sans une scène de tempête*¹⁵ », affirme Bachelard, et le récit de Douagi ne déroge pas à la tradition. La tempête, épreuve initiatique s'il en est, est un *topos* que le narrateur s'approprie à sa manière¹⁶. Reprenant ce canevas séculaire¹⁷, le narrateur évoque par exemple les soubresauts du paquebot secoué par les rafales :

Je ne crois pas que le bateau ressente le mal de mer comme nous le ressentons, nous les passagers, sinon gare à lui de ce mal avec son ventre chargé de milliers de tonnes de diverses choses (101).

¹⁵ Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves*, Paris, Corti, 1942, p. 239.

¹⁶ L'anthropologue Jean-Didier Urbain dresse une typologie des mésaventures pouvant compromettre le bon déroulement du voyage (les intempéries en font partie). Le voyageur moderne ne laisse aucune place à l'imprévu et tremble à l'idée d'« un scénario catastrophe ou [d']une épreuve improbable non inclus dans le champ des possibles, y compris à ses marges les plus extrêmes », *Le voyage était presque parfait. Essai sur les voyages ratés*, Éditions Payot & Rivages, Paris, 2008 [2017 pour l'édition électronique], p. 45.

¹⁷ Voir Danièle James-Raoul, « L'écriture de la tempête en mer dans la littérature de fiction, de pèlerinage et de voyage », in Chantal Connochie-Bourgne (dir.), *Mondes marins du Moyen-âge*, Presses Universitaires de Provence, coll. « Senefiance », 2006, pp. 217-229, <https://books.openedition.org/pup/3841?lang=fr>, ou encore Éva Riveline, *Tempêtes en mer. Permanence d'un topos littéraire (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Classiques Garnier, 2015.

Sous sa plume, la Méditerranée est en passe de redevenir cette mer aux flots traîtres, tant chantée par les aèdes. Un Turc, aux allures de sage, prédit l'épisode orageux : « Regardez cette écume blanche au-dessus des vagues bleues ! » (103). Devant l'incrédulité des passagers il ajoute :

[...] Dans un quart d'heure tout au plus, les vagues vont se déchaîner, et le bateau va exécuter la danse du ventre, c'est ce que j'appelle la tempête (105).

6

La banalité de ses propos est accueillie telle une prophétie, et c'est avec une gravité comique qu'il donne ce précieux conseil : « Que celui qui craint le mal de mer boive un peu de bière glacée, ceci enlèvera toute douleur ! » (106). Loin d'être ce vaillant héros gouvernant contre vents et marées, Douagi n'a pas le pied marin, dit avoir appris à nager « par correspondance » et essaie de vaincre son mal de mer à grands coups de bière glacée. Alors que la tempête a souvent une portée métaphysique révélant à l'homme sa petitesse face à l'infiniment grand, en l'espèce, elle est simplement à l'origine d'une bousculade autour du bar :

Il n'avait pas fini ses mots que nous nous élancions tous, en un mouvement automatique, vers le bar du bateau, pour suivre le conseil de ce promoteur de la vertu (106).

C'est ainsi donc que, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, les passagers souffrent héroïquement les affres du voyage en ingurgitant des litres d'une boisson dont la robe dorée pare aux humeurs vineuses de la mer¹⁸. Douagi, ce garçon dans le vent, ne manque pas d'humour et ne boude pas son plaisir, voyant le professeur vautré dans son vomi. Admirable leçon au cœur de la tourmente. La dimension humoristique, distanciation typique de l'écriture de Douagi, déjoue le piège des stéréotypes ainsi que l'intertexte occidental de référence.

¹⁸ Dans les épopées antiques, la robe du vin inspire de nombreuses épithètes pour qualifier la mer : « vineuse », « lie-de-vin ». La bière apparaît alors comme un « antidote » pour le moins comique.

D'autre part, les monstres d'acier affectés aux longs périple maritimes apparaissent comme des villes flottantes¹⁹, et sont équipés en conséquence (restaurant, cabines, couchettes). Après une première traversée jusqu'à Marseille, c'est l'embarquement à bord de *L'Angkor*, paquebot dont le seul nom est une invitation au voyage²⁰ :

Nous voici sur un bateau qui pourfend des montagnes de vagues furieuses, les laissant loin derrière lui, impuissantes à rattraper ce moulin d'acier qui s'avance comme un destin inéluctable (21).

7

Le ton épique, frôlant même le tragique avec « destin inéluctable », n'est pas à prendre au premier degré, et la concession aux lieux communs de la littérature occidentale ne fait que trahir un goût prononcé pour la parodie.

Passager de troisième classe, Douagi relate des scènes de la vie à bord : discussions sur le pont, mésaventures, farniente sur chaise longue. Il raconte même comment il avait passé sa première journée à bord à chercher le chemin le plus court pour aller de sa cabine au restaurant. Ce faisant, il convoque le gigantisme de rigueur dans ce genre de contexte²¹.

Avec sa plume de caricaturiste, Douagi esquisse une galerie de portraits : le père franciscain, le couple anglais, le jeune Chypriote, le juif tunisien, etc., et *L'Angkor* de devenir une scène flottante. Le narrateur ne nomme pas ses compagnons de voyage²²

¹⁹ Titre d'un roman de Jules Verne, *Une ville flottante*, faisant partie de la série des voyages extraordinaires, publié en 1871.

²⁰ « Ce paquebot n'a de commun avec le célèbre temple du même nom que le fait que celui-ci a fait, une fois, le voyage à Paris lors de l'exposition coloniale à laquelle il avait été convié en 1930. Quant au paquebot en question, il effectue tous les mois environ le tour des ports les plus importants du Proche-Orient » (33).

²¹ Dans le texte de Jules Verne, le registre de la démesure est très prononcé : « Je venais prendre passage à son bord. Voyage d'amateur, rien de plus. Une traversée de l'Atlantique sur ce gigantesque bateau me tentait. Par occasion, je comptais visiter le North-Amérique, mais accessoirement. Le *Great-Eastern* d'abord. Le pays célébré par Cooper ensuite. En effet, ce steam-ship est un chef-d'œuvre de construction navale. C'est plus qu'un vaisseau, c'est une ville flottante, un morceau de comté, détaché du sol anglais, qui, après avoir traversé la mer, va se souder au continent américain. Je me figurais cette masse énorme emportée sur les flots, sa lutte contre les vents qu'elle défie, son audace devant la mer impuissante, son indifférence à la lame, sa stabilité au milieu de cet élément qui secoue comme des chaloupes les *Warriors* et les *Solférinos* », Jules Verne, *Une ville flottante. Suivi de Les forceurs de blocus*, Paris, J. Hetzel et C^{ie}, Bibliothèque d'Éducation et de Récréation, 1871, p. 2.

²² Dans un chapitre intitulé, « Le remède de la compagnie : "Restons groupés" », Jean-Didier Urbain subdivise la catégorie dudit « voyageur solitaire » en deux types : le solitaire « sans » et le solitaire « avec » : « Pour le premier, « partir seul » signifie s'en aller sans les parents, les enfants, les amis ou le conjoint, sans avoir recours à un voyageur ou encore en solo, mais en groupe avec des gens qu'il ne connaît pas. La solitude en ce cas est, en réalité, une dissociation (familiale, parentale, amicale, conjugale ou autres) : un acte d'autonomie, mais on ne part pas pour autant seul. Quant au solitaire « avec », sa solitude consiste à s'en aller avec une compagnie choisie, ce qui est en ce cas une association sentimentale, tribale, corporatiste ou autres : un isolement qui, pour être de l'ordre de l'entre-soi, n'est pas davantage un réel départ en solitaire », *Le voyage était presque parfait. Essai sur les voyages ratés*, op. cit., p. 275. C'est donc en tant que « solitaire

mais les gratifie de surnoms qui les hissent au rang de types : Madame Savoir Universel²³ dont le mari, docteur de son état, incarne le lord anglais avec sa barbe blanche et son pantalon golf, l'éternel contradicteur que Douagi affuble du sobriquet cocasse d'« Acide de l'opposition », toujours prompt à brandir son Guide Bleu, comme Moïse les Tables de la Loi²⁴. Alors que d'autres vantent les amitiés de voyage, Douagi pose un regard critique sur ses compagnons et choisit de ne pas se départir d'un détachement amusé²⁵. Et pour paraphraser encore Jules Verne :

8

Si [*L'Angkor*] n'est pas seulement une machine nautique, si c'est un microcosme et s'il emporte un monde avec lui, un observateur ne s'étonnera pas d'y rencontrer, comme sur un plus grand théâtre, tous les instincts, tous les ridicules, toutes les passions des hommes²⁶.

L'Angkor s'ouvre ainsi une voie royale, non celle des prestigieux temples khmers, mais celle d'une « méditerranéité » bigarrée dont le caricaturiste s'amuse à tracer les traits. Les descriptions glissent des éléments naturels vers les portraits humains, seule et unique passion, semble-t-il, de l'auteur.

II. Points de tangence et passeurs

En plus de ce huis clos dans les limbes de la Méditerranée, le récit multiplie les points de tangence au moment des escales sur le littoral, autant de *mi-lieux* où un contact est rendu possible. Parmi ces lieux de la médiation, le port présente une importance capitale :

“sans” » que Douagi envisage son voyage. Il se dissocie des siens, sans pour autant s'agréger à une nouvelle communauté.

²³ Tahar Cheriaa traduit plutôt par « Madame-la-Science-Infuse ».

²⁴ Douagi ne lésine pas non plus sur l'autodérision. Les notes que la touriste anglaise griffonne sur son calepin sont l'occasion pour le narrateur de peindre un autoportrait désopilant.

²⁵ « Rien n'est plus destructeur de l'amitié que la promiscuité », affirme François Ponthier. « Si par malheur les femmes ajoutent leur grain de sel, l'océan justifie vite sa réputation de *Mare amarissimum*. C'est ici que la croisière justifie sa réputation de système pour tremper les caractères. Il faut, pour ne pas transformer le bateau en purgatoire miniature, que chacun musèle sa personnalité. Impossible de s'isoler, impossible de boudier sur un petit navire », « Voile et moteur », in *Revue des Deux Mondes*, (1^{er} septembre 1965), pp. 127-132, <https://www.jstor.org/stable/44591396>, p. 128.

²⁶ Jules Verne, *Une ville flottante*, op. cit., p. 2.

Nous descendons de l'échelle du bateau sur le quai et puis nous gagnons le quartier du port qui est comme tous les ports orientaux de cette mer bleue nommée mer blanche : des bars installés dans des cabanes en bois sales, des enfants crasseux nu-tête et pieds nus, des vieillards des deux sexes couverts de haillons malpropres. Ce port est spécialement le point de chute des pires vagabonds des Balkans, de la Russie et d'Arménie. Nous avons loué Dieu quand nous avons trouvé une automobile pour nous emmener à Athènes (51).

Le port grec, avec ses quais tapissés de cambouis et sa faune interlope, réunit comme de rigueur les rebuts de tout genre. Dans son étude sur la ville portuaire, Claude Prelorenzo présente en effet le port comme « une sorte d'envers, d'enfer de la ville », cumulant « les inconvénients de la limite ». Il explique qu'en Occident, la ville a longtemps tourné le dos au port, « lieu humid[e] et expos[é] à la corrosion des airs salins », et décrit « les filles des ports, les tatouages, les tavernes glauques, la contrebande, les lazarets, [qui] constituent les pièces d'un décor qui éloigne l'habitant honorable »²⁷. Le port grec où accoste *L'Angkor* ne déroge pas à la règle, et en cela il n'échappe pas à tous les lieux communs autour des ports, avec les descriptions très sensorielles toujours en rapport avec une société poissarde à souhait.

Outre ces quais de brume, d'autres lieux de passage retiennent l'intérêt du narrateur. Se détournant des musées et des monuments, Douagi s'attarde sur des endroits tels que le restaurant, le dancing ou le cabaret. À Naples, lors du déjeuner au restaurant « Santa Lucia », il raconte ses déboires avec les spaghettis, « tubes qui n'entraient pas en bouche » (45)²⁸. Il demeure perplexe quant à « la manière de les enrouler sur la fourchette dont [il] ne connaissai[t] *aucun usage*²⁹ » (43-44) : Tantale désemparé, le jeune homme salive, impuissant, devant son assiette de pâtes.

²⁷ « [...] Dans l'imaginaire collectif véhiculé par la littérature, la chanson ou le cinéma, le port est longtemps resté un quartier sordide, misérablement peuplé et livré aux déambulations des matelots ivres, ces "marins qui pleurent" dans le port d'Amsterdam chanté par Jacques Brel et aux prostituées érodées par les ans qui consolent les "Milords" de Piaf : une sorte d'envers, d'enfer, de la ville. Dans le cinéma réaliste, il devient le lieu du drame sans issue sur fond de trafics illicites et de menées gangstériennes », Claude Prelorenzo, « La ville portuaire, un nouveau regard », in *Rives méditerranéennes* [En ligne], 39 | 2011, mis en ligne le 30 juin 2012, consulté le 30 novembre 2018, <http://journals.openedition.org/rives/4036>

²⁸ « Les pâtes italiennes sont un mets délicieux – à ce qu'on dit – et seraient la meilleure publicité pour l'art italien si leur dégustation n'était aussi pénible pour un Africain comme moi, habitué au couscous » (43).

²⁹ Transposition d'une structure syntaxique de l'arabe classique.

En vantant en prime les restaurants de kebab à Izmir, le texte emprunte les préoccupations d'un vrai guide des dîneurs³⁰. Le voyage de Douagi est également l'occasion pour lui de découvrir les lieux de la vie nocturne, comme le dancing de Nice ou le « Panorama », cabaret du quartier Taksim à Istanbul. Ce noctambule de passage se laisse tenter, se fiant à sa bonne fortune. Parti de Tunis, encore une bourgade à cette date, le jeune touriste, avide de plaisirs, peu porté sur la chose intellectuelle-historique-archéologique, se laisse émerveiller par la rumeur nocturne des grandes villes. Ce n'est ni un Ulysse, ni un Colomb, encore moins un voyageur orientaliste de la fin du XIXe. Il est déjà un moderne dans sa pratique du tourisme de détente et des plaisirs rapides et superficiels³¹.

Par ailleurs, de nombreuses figures de passeurs peuplent ce récit de voyage, assurant maintes formes de médiation. Par exemple, les scènes de change sont nombreuses et le lecteur assiste, amusé, aux négociations houleuses entre les touristes d'un côté, désireux de troquer à un taux avantageux leurs deniers contre leur équivalent en monnaie locale, et les cambistes de l'autre, rompus aux combines et autres transactions frauduleuses. Tel Charon, nocher des enfers réclamant son obole, ces filous exigent leur tribut en pièces sonnantes et trébuchantes pour que le passage devienne possible ; les « Candides abusés » sont de ce fait aux prises « avec un Autre qui trompe, gruge, manipule, abuse du naïf - de l'idiot du voyage »³².

Les guides touristiques font pour leur part l'objet d'une raillerie mordante³³, comme ce guide de Pompéi, grand érudit devant l'Éternel, avec ses tics et ses interminables péroraisons³⁴. Quant au Guide Bleu, bible du touriste moyen, il n'échappe pas à la dérision.

³⁰ Nom d'un répertoire de référence au XIX^e siècle.

³¹ De par sa définition même, le « touriste » ne fait qu'un « tour », et puis s'en va. Le mot renvoie au départ à la pratique ancienne (et très anglaise) du Grand Tour aux XVII^e et XVIII^e siècles. Jean-Didier Urbain consacre un essai à la figure du touriste, hautement dénigrée en comparaison avec la figure du « vrai » voyageur ; elle est déjà dégradée depuis le début du XIX^e siècle. Voir *L'idiot du voyage : histoires de touristes*, Éditions Payot, 1991. Dans *Le voyage était presque parfait. Essai sur les voyages ratés*, Jean-Didier Urbain ajoute que pour celui qui se définit par « le tour », en tant que boucle bouclée, la « passion du détour », « caractéristique de l'aventure », demeure « étrangère », *op. cit.*, p. 35.

³² Jean-Didier Urbain, *Le voyage était presque parfait. Essai sur les voyages ratés*, *op. cit.*, p. 371.

³³ Mahmoud Bayrem Attounsi (1893-1961) s'adonne à un exercice analogue et se gausse du guide prétendument dépositaire d'un savoir inégalable. Voir Mahmoud Bayrem Attounsi (trad. Jalel El Gharbi), *Fragments d'une autobiographie, chronique d'un exil en France*, Paris, L'Harmattan, 2016.

³⁴ À ce propos, le récit de Maurice Bedel offre un contre-point intéressant : « Nous retrouvions aussi la fraîcheur d'âme de notre enfance en écoutant, chaque jour, l'archéologue et le littérateur du bord nous faire quelque leçon pleine de bonhomie sur ce que nous avions vu, ce que nous voyions ou ce que nous allions voir », Maurice Bedel, « L'amitié de croisière », in *Revue des Deux Mondes*, Vol. 28, n° 4 (15 août 1935), pp. 825-832, <https://www.jstor.org/stable/44853730>, p. 830.

Maculé « de ce qu'a pu rejeter le ventre du professeur », victime de mal de mer, « ce livre vénérable, revêtit un habit de plusieurs couleurs », d'autant que la panse de l'illustre personnage contenait « outre la science et l'opposition, [...] d'autres choses plus précieuses » (106-107). Douagi jette résolument le discrédit sur les prêt-à-penser et fait peu de cas de ceux qui prétendent détenir le savoir³⁵.

Le paquebot se présente également comme une Babel miniature, théâtre d'une nouvelle confusion des langues. Douagi raconte par exemple sa rencontre à bord avec un Juif du Sahel tunisien qui lui confie sous le sceau du secret ses peines de cœur, idylle racontée « durant des jours et des nuits », une fois en arabe, une fois en français, une autre en « franco-arabe » ou en sabir, idylle que le narrateur ne se fait aucun scrupule d'éventer d'ailleurs³⁶.

Une autre figure de la médiation serait celle du serviteur annamite touché par la générosité et la modestie du jeune Douagi. Il le réveille au point du jour, pour lui offrir un spectacle dont les touristes de passage ne peuvent soupçonner la beauté. Parce qu'il est « un homme bon », il mérite d'être introduit aux mystères, en l'occurrence, la féerie du ciel d'Istanbul³⁷, autrefois appelée « Sublime Porte ».

Au demeurant, ce sont souvent des figures féminines qui servent de guides au voyageur : À Nice, une jeune fille l'entraîne sur la piste de danse où, à son corps défendant, il commence à se trémousser. À Athènes, il abandonne ses compagnons de voyage pour les beaux yeux de Maud, la belle Grecque. Quant à la danseuse turque, interprète de charme connue un soir à Istanbul, elle joue les « drogmans » en lui traduisant les propos

³⁵ « On peut savamment qualifier le guide de substitut symbolique, de simulacre de l'absent ou d'objet transitionnel. Quand bien même ne serait-il qu'un placebo, objectivement plus transporté comme un grigri ou un porte-bonheur que comme un réel manuel de voyage : aide-mémoire, répertoire, pense-bête, itinéraire méthodique ou guide-âne, cela ne changerait rien à sa valeur psychologique auxiliaire », Jean-Didier Urbain, *Le voyage était presque parfait. Essai sur les voyages ratés*, op. cit., p. 276. « *Objet surinvesti* », le guide (homme ou livre) fait office d'autorité et ne saurait faillir à sa mission sans trahir la foi des plus crédules parmi les voyageurs ; les gausseries sont d'autant plus caustiques que leur cible est placée sur un piédestal.

³⁶ Ces attaches de fortune se présentent comme le contre-point des amitiés de croisières célébrées par Maurice Bedel : « Il faut en convenir : la navigation de croisière est l'école de l'amitié. Entre le ciel et l'eau, il est une république où l'entente se fait d'elle-même d'homme à homme : c'est celle des bateaux de plaisance », op. cit., p. 826. Bedel célèbre la naissance d'une communauté nouvelle, en vertu d'un sentiment nouveau d'appartenance. Difficile d'expliquer autrement, dit-il, « comment les chiens de faïence que nous étions quand le bateau tenait encore à la terre par ses câbles, ses ancres et ses échelles s'étaient changés en hommes de manières affables et liantes dès que la terre fut loin », *ibid.*, p. 827. Bedel ajoute : « nous ne connaissions plus la durée ; seul, l'espace nous occupait », *ibid.*, p. 829.

³⁷ « Il n'y a rien [...] de plus beau que le spectacle des longs minarets blancs, dressés comme des bougies sous le ciel d'Istanbul à l'aube » (78).

du garçon³⁸ et l'initie à la vie nocturne des Stambouliotes. Sirènes aux tenues affriolantes ou beautés discrètes, toutes sont autant de sibylles par qui le narrateur se laisse docilement entraîner.

III. Synthèses et *mi-lieux*

Les *mi-lieux* se déclinent par ailleurs au niveau de l'écriture, avec une narration mâtinée de références hétéroclites. C'est symboliquement à une refonte des repères et des représentations que se trouve convié le voyageur voguant sur la « mer intérieure ». Selon une distribution inédite, voilà par exemple que bustes de statuaire et beautés féminines échangent leurs attributs :

Voici un dos auquel le soleil a donné la couleur du cuivre, surmonté d'un cou de la même teinte sous des cheveux noirs ondulés, à côté d'un autre, celui-là, accolé à une nuque éburnéenne et des cheveux blonds relevés. Voici une poitrine marmoréenne supportant un col italien sous un visage grec, embelli par une bouche berbère largement arrondie (26). Comme en vertu d'une curieuse hypallage, les corps hâlés sur les plages de la Côte d'Azur se trouvent désormais pareilles à des « statues de bronze dignes d'être exposées dans les galeries et les vitrines des boutiques de mode. (31).

D'autre part, le muezzin « moderne » « qui du haut des minarets, appelle les hommes pieux à la prière du vendredi » « a sur la tête un chapeau "melon" semblable à un demi-melon de Sidi Daoud de chez nous » (84). De même, le narrateur compare l'uniforme de la Garde Royale à celui des « tambourineurs noirs du Sud tunisien » et pour lui « Istanbul est une peinture à l'huile de Decamps ou de Delacroix ou une épître de Jahedh et un poème coécrit par El Mutanabbi et Victor Hugo (88)³⁹. Il croit bon d'ajouter : « De toute façon elle

³⁸ En un sens, la traduction est également la circulation d'un capital, une transaction, une succession d'opérations de transfert. Le traducteur devient ainsi, à sa manière, agent de change, déterminant et fixant la valeur des textes, d'où les affinités entre cet épisode et celui des laborieuses tractations avec les cambistes au coin de la rue. Pour Umberto Eco, « la traduction se fonde sur des processus de négociation, cette dernière étant justement un processus selon lequel, pour obtenir quelque chose, on renonce à quelque chose d'autre, et d'où, au final, les parties en jeu sortent avec un sentiment de satisfaction raisonnable et réciproque, à la lumière du principe d'or selon lequel on ne peut pas tout avoir », *Dire presque la même chose. Expériences de traduction* [2003], Éditions Grasset & Fasquelle, 2006 [pour la traduction française], p. 17.

³⁹ Jahedh ou Al-Jahiz, qui signifie « qui a les yeux exorbités » (776-867) est un écrivain érudit qui renouvelle la pensée arabe en la nourrissant notamment d'influences grecques. Mutanabbi (915-965) est un poète arabe connu pour ses panégyriques et ses satires. Le califat abbasside est d'ailleurs considéré comme l'âge d'or de la civilisation arabo-musulmane.

n'est pas comme l'a décrite Pierre Loti qui l'a dépeinte avec son affect et non avec sa raison » (88).

Au Panorama, la succession des numéros (orchestre oriental, « jazz band américain », danse kurde, chant traditionnel) figure un *melting pot* méditerranéen. Le syncrétisme des images passe également par l'intrusion des références coraniques et des formules rituelles musulmanes. À Naples par exemple, le touriste, saisi par le déploiement des hommes en uniforme ainsi que par les parades militaires témoignant de la montée du fascisme en Italie, choisit plutôt de démystifier la pompe de ces démonstrations de force :

Nous débarquons du bateau et nous sommes accueillis par des soldats. Dieu seul, gloire à son nom, peut compter la diversité de leurs uniformes et le nombre de leurs questions administratives. (35)

D'autre part, le couvert dont le narrateur ignore l'usage est à l'image du bâton au pouvoir obscur dont Moïse devait accomplir ses prodiges. À bord, Douagi a la fâcheuse surprise de se voir encore servir « ces maudits spaghettis » « sauf le respect dû aux mannes divines » (46). Et la note du traducteur d'expliquer : « Formule que tout musulman se doit d'utiliser à chaque fois qu'il critique la nourriture, qui est considérée comme une manne céleste qu'il faut respecter et qu'il ne faut surtout maudire car Dieu peut nous en priver ». Les exemples de ce genre sont légion : aux yeux du narrateur, l'amphithéâtre grec semble « fait pour le jour de la résurrection » (58), et c'est malicieusement qu'il décrit « le père franciscain au long nez, à la longue barbe et au corps si allongé qu'il semblait un jour de carême »⁴⁰ (69). Le Turc à bord, quant à lui, « sourit comme l'avait fait Noé (que la paix soit sur lui) à son peuple et répondit : « et après, et après, la tempête... », comme si le paquebot devait avoir quelque affinité avec l'Arche du Déluge. Au cours d'un autre épisode, Douagi achète un livre d'André Maurois à dix-huit francs, et comme il se souvient, après avoir quitté la librairie, qu'il avait déjà lu ce livre, « [sa] bêtise [lui conseille] de le jeter à l'eau ». « Dieu me dédommagera » (110) soupire-t-il religieusement. L'insertion de toutes ces formules participe d'une oscillation culturelle et référentielle mélangeant le sacré au profane.

⁴⁰ Tahar Cheriaa traduit par « il ressemblait à un jour de jeûne de Ramadan ».

L'identité même du narrateur de cette virée se fait fuyante, protéiforme⁴¹. Sur les rivages de l'Europe orientale, il s'entend souvent dire « merci *my Lord* ». Il explique la raison de cet étrange usage :

À propos de *lord*, je dis que tu peux être espagnol ou canadien, de Chine ou du Cameroun, mais lors de tes voyages d'agrément, tu es Anglais aux yeux des habitants de ces pays, malgré toi (54).

14

Or, cette méprise semble réaliser la finalité du voyage : faire du « je » un autre⁴². Ethnographe de fortune, il constate que tout voyageur, pour peu qu'il fasse montre de largesses, se voit décerner « les titres de la cour de Buckingham » et peut être gratifié d'« Altesse Royale » (55). « Victorien et victorieux »⁴³, le narrateur hasarde même un précepte général :

On a beau avoir tout l'attirail de l'Africain, marqué du poinçon de son origine méridionale (peau mate, nez écrasé et lippe tombante), [...] ils s'entêteront dans ta *saxonité* [...], comme si seul l'Anglais avait le droit de visiter la Terre que lui a léguée John Bull⁴⁴, paix à son âme (54-55).

Avec la jeune femme qui s'enquiert de son « lignage et apparentage »⁴⁵ (58) sur le chemin de l'Acropole, il endosse l'identité d'un personnage joué par Ramon Navarro et lui tient ce langage :

Je l'informe de la vérité pure et simple, que je suis le fils d'un des prestigieux cheikhs du Sahara, que j'ai été fait prisonnier par les tribus touarègues après

⁴¹ Cette incertitude de l'être serait pour Bachelard tributaire de l'élément aquatique : « L'être voué à l'eau est un être en vertige. Il meurt à chaque minute, sans cesse quelque chose de sa substance s'écroule. » Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière* [1942], Paris, Librairie José Corti, 1947, p. 9.

⁴² Il serait intéressant de préciser que les Anglais sont ceux qui fournissent, depuis la fin du XIX^e siècle et le développement du tourisme au sens moderne du terme, le plus grand contingent de touristes, et ce depuis la tradition du Grand Tour.

⁴³ Selon l'heureuse formule de Jean-Didier Urbain, *Le voyage était presque parfait. Essai sur les voyages ratés*, *op. cit.*, p. 14.

⁴⁴ Il serait possible de voir affleurer quelque anglophobie typiquement française qui traduit culturellement la rivalité politique entre les deux grands empires se disputant la maîtrise de la Méditerranée (Parfaitement francophone, Douagi pourrait ne pas ignorer ces susceptibilités, voire en jouer). Voltaire raillait déjà les deux nations aux ambitions expansionnistes rivales. A la question de Candide « Vous connaissez l'Angleterre, y est-on aussi fou qu'en France ? », le pessimiste Martin répond : « C'est une autre espèce de folie [...]. Vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. », *Candide* [1759], Éditions Flammarion, 2012, p. 136.

⁴⁵ Traduction reprenant la paronymie dans la formule arabe consacrée.

une bataille mémorable durant laquelle je me suis illustré en tuant plus de sept de leurs plus braves guerriers. Et, après que mon père a payé ma rançon : vingt chameaux, quatre ânes, deux chevaux, trois fusils et quatre tonnes de pommes de terre douces d'Espagne, j'ai été libéré (58-59).

Comme si ce récit n'était pas assez abracadabrant, le voilà qui parle de ses douze épouses, et se met « à scruter le sol à la recherche de traces de pas », comme ces « habitants du désert auxquels [il était] apparenté depuis dix minutes » (59). Dans le quartier de Ayoub (Eyüp pour les Turcs) tant aimé par Loti, Douagi a une amourette d'un soir, à en croire que, comme Loti, il avait lui aussi trouvé son Aziyadé⁴⁶. Le vécu et le livresque tendent à se confondre, et chez Douagi, du reste, la fable prévaut souvent sur la réalité.

Une nouvelle fable du « je » serait celle de la traversée des Dardanelles, autre *mi-lieu*, à la portée allégorique. Le bateau suit son cours entre les deux rives de ce détroit, avec à droite l'Asie et à gauche l'Europe, et Douagi se voit étreindre ces deux rives comme s'il s'agissait de deux épouses, l'une « brune, richement parée » (66), l'autre « blonde, au corps athlétique et aux yeux bleus (68), mais toutes deux adulées et chéries :

l'épouse de droite, l'Asie de l'Orient avec ses arcanes et ses symboles, l'Orient avec son élévation spirituelle, l'Orient des rites, des religions et des doctrines, l'Orient de l'opulence avec ses palais et ses perles, et les caravanes d'éléphants carguées de soie, d'encens, d'ivoire et de pierres précieuses, s'acheminant sur une piste lointaine et déserte des chaînes de l'Himalaya (66).

À gauche, l'Europe :

l'Occident avec ses industries, ses machines, ses équipements et ses cheminées [...] sous un ciel pluvieux, sur une terre couverte de neige neuf mois de l'année (67).

Cette image n'est pas sans rappeler le discours saint-simonien sur le « mariage » de l'Orient et de l'Occident et la célèbre formule de Michel Chevalier, présentant, bien naïvement selon certains, la Méditerranée comme « lit nuptial »⁴⁷. Quoi qu'il en soit, le

⁴⁶ « C'est le ciel d'Istanbul à l'aube... non il n'est pas comme je vous ai décrit, mais c'est tout ce que je peux dire à son propos et je vous ai avoué mon impuissance dès le début. Et je soupçonne tout le genre humain d'être impuissant à le décrire. N'est-ce pas monsieur Pierre Loti... ? » (79).

⁴⁷ « La Méditerranée [...] doit être désormais un vaste forum sur tous les points duquel communieront les peuples jusqu'ici divisés. La Méditerranée va devenir le lit nuptial de l'Orient et de l'Occident », Michel Chevalier, « Système de la Méditerranée », cité par Pierre Musso, « La distinction saint-simonienne entre

voyageur tunisien étreint les deux pans de sa culture, revendique une double appartenance⁴⁸, et les épisodes où l'on se méprend sur son identité ne font que préparer l'avènement de L'Homme des deux rives. Dépenaillé certes, mais incomparablement riche.

IV. Conclusion

16

Loin des périples marchands et des expéditions au long cours, la croisière apparaît comme un voyage d'agrément, une navigation de plaisance, et c'est en tant que « *fraïji* »⁴⁹, simple spectateur, que Douagi relate son expérience méditerranéenne, riche de cette insoutenable légèreté, des bagages et de l'esprit tout à la fois.

L'Angkor accueille les plaisanciers pour une équipée haute en couleur, les emportant jusqu'aux portes de l'antique Byzance. Véritable îlot flottant, ce paquebot vogue sur « la mer poissonneuse⁵⁰ ». L'odyssée de Douagi va bon train. Point de monstre marin, ni de *quos ego* domptant les bourrasques, mais une comédie humaine teintée d'humour.

Une série de sites intermédiaires constituent des seuils de passage, où traducteurs, guides et agents de change sont autant de passeurs se réclamant d'Hermès, patron des carrefours et dieu des médiations. Usant de « la vertu cautérisante de l'humour »⁵¹, le narrateur n'a de cesse de dévaluer tout discours pouvant revêtir quelque sérieux.

Affabulateur de talent, se jouant des stéréotypes, équilibriste heureux, Douagi étreint amoureusement rive orientale et rive occidentale, envers et endroit d'une unique médaille : La traversée des Dardanelles, détroit qui avait souvent été l'enjeu stratégique de conflits sanglants depuis les Grecs et jusqu'à la Première Guerre mondiale, offre ici des pensées apaisées et apaisantes, comme un éloge à la paix, si chère à ceux de Taht Essour. Le partie pris parodique, reposant sur « une imitation déceptive » et comptant sur une

réseaux "matériels" et "spirituels" », in *Quaderni*, n° 39, Automne 1999, *Transport matériel et immatériel*, pp. 55-76, www.persee.fr/doc/quad_0987-1381_1999_num_39_1_1411, p. 57.

⁴⁸ Nulle connotation d'inconfort (il n'est pas assis entre deux chaises), mais des connotations de luxe, de maîtrise, comme il sied à un homme qui possède deux cultures (les épisodes où l'on se méprend sur lui préparent cette noblesse de l'homme des deux rives, la richesse de celui qui a pu faire sienne l'altérité). Dès lors il peut se permettre des gestes de folie, de gaspillage, comme ce livre d'André Maurois jeté à la mer.

⁴⁹ « Celui qui se contente de regarder, sans intervenir ».

⁵⁰ Formule homérique.

⁵¹ Jean-Didier Urbain, *Le voyage était presque parfait. Essai sur les voyages ratés*, op. cit., p. 14.

« reconnaissance partagée, par les destinataires, de ce modèle détourné »⁵², propose une alternative aux discours iréniques nourris d'idéologie.

Le « passager du bateau ivre⁵³ » présente au final une parabole de la vie, bel éloge de l'ivresse, celle de vivre, d'abord. La leçon de Douagi, hédoniste, serait que la virée qu'est la vie est à mener comme une tournée de dandy.

⁵² Bertrand Dominique, « Introduction : Etat des lieux », in *Seizième Siècle*, n° 2, 2006, pp. 7-19, https://www.persee.fr/doc/xvi_1774-4466_2006_num_2_1_881, p. 8.

⁵³ Le sous-titre du récit *Moussafirou al markab annachouane* (« Le passager du bateau ivre ») est de résonance résolument rimbaldienne.